familles et leur train. Ils avaient l'intention, une fois installés pour l'hiver, de ramener leurs animaux dans de bons pâturages au bas de la montagne, mais la neige tomba plus tôt et en plus grande abondance que d'ordinaire, tellement, disent-ils, que, en plusieurs endroits, les chevaux debout laissaient à peine voir la pointe de leurs oreilles! Partout, d'ailleurs, dans ce pays, les sauvages ou métis ont la coutume de laisser les chevaux à eux-mêmes tout l'hiver, et ces animaux, endurcis au climat, passent leur temps à piocher la neige avec leurs pattes pour découvrir l'herbe dont ils se nourrissent. Il serait plus prudent sans doute de faire du foin et de bâtir des écuries, quelques-uns le comprennent et renoncent à la vie nomade, mais le plus grand nombre continuent les traditions de leurs pères et il sera difficile de les guérir de leur imprévoyance héréditaire.

† E. GROUARD, *O, M. I.*,
Ev. d'Ibora, vic. apost. d'Athabaska



MACKENSIE-YUKON

Rapport sur la Mission d'Atlin.

De la lettre d'envoi du R. P. E. Bunoz au R. P. Dozois, assistant général, nous empruntons les lignes suivantes :

« Le Yukon n'encombre guère nos *Missions* de ses faits et gestes. Je suis heureux de pouvoir vous envoyer ce rapport qui m'a été adressé par le R. P. Allard.

« Comme vous le verrez par la suite de son récit, le P. Allard s'occupe avec beaucoup de zèle de la conversion d'une tribu sauvage qui se trouve en Colombie, sur les

confins du Yukon. Elle a été évangélisée autrefois par des ministres russes qui l'ont abandonnée.

« La résidence de feu Bishop Bompas et de son successeur n'est pas loin de là. Ces ministres n'ont encore rien fait pour la conversion de ces sauvages dont personne ne s'occupait; mais aussitôt qu'ils ont appris que le prêtre s'était fixé au milieu d'eux, leur zèle s'est réveillé.

« Si le P. Allard réussit, cette tribu étant située dans un pays où les sauvages n'ont jamais vu de prêtre, son œuvre pourra avoir la plus heureuse influence dans toute cette région. »

Atlin, 29 juillet 1907.

RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

L'évangélisation des Indiens, œuvre que j'ai définitivement entreprise avec votre approbation, le 2 juillet dernier, n'est pas sans rencontrer des obstacles. Il y a trois semaines, juste au début de l'œuvre, l'hérésie, depuis longtemps maîtresse à Atlin, s'est alarmée de mes démarches auprès des sauvages. Il n'y avait ici qu'un ministre presbytérien, homme sans influence ni capacité. Son impuissance à enrayer l'action du prêtre constatée, on fit venir le prédicant de Caribou, successeur de Bompas, de néfaste mémoire. Je pressentis aussitôt la visite que le ministre de l'erreur ferait chez les Indiens : aussi, pour refroidir sa propagande pernicieuse, je tins mon petit monde avec moi toute la journée du dimanche. Messe le matin dans l'église d'Atlin, catéchisme l'après-midi dans leur plus spacieuse cabane, et le soir prière à l'église. Cependant, il y eut des moments où je ne me trouvais pas au milieu du troupeau, c'est alors que le loup fit irruption dans la bergerie. Sa tactique fut la même que celle de tous les mercenaires. Il ne fut pas question de salut d'âmes, de ciel à gagner, d'enfer à éviter. Mais il pria tout simplement mes bons sauvages de lui confier leurs enfants, disant qu'il les emmènerait à Caribou et les instruirait pour rien,

et c'est ici que le trafiquant fait valoir sa marchandise, il offre en retour à chacun une bonne couverture de laine. Sitôt que le chef m'eut informé de la démarche du prédicant, je convoquai une réunion des sauvages et leur dis la différence entre le marché du prédicant et celui du prêtre. Leur montrant mon crucifix d'Oblat : « Je suis venu, leur dis-je, vous faire connaître Jésus-Christ, vous donner, non pas des couvertures, mais Dieu et son royaume éternel. » La contenance des sauvages m'assura que le prédicant avait manqué son but. En effet, il repartait le lendemain, tout penaud, sans même un petit sauvageon.

Comme il n'y a pas encore un seul catholique parmi ces sauvages, que quelques-uns sont païens et la plupart hérétiques grecs, et qu'ils sont tous très ignorants des vérités de notre sainte religion, je n'ose les quitter à cause des dangers qui les entourent, si ce n'est pour un jour ou deux. Peu de temps après l'échauffourée du prédicant, je quittai Atlin pour visiter ma mission de Conrad A cinq heures du soir, j'étais à bord du *Scotic*, en route pour Taku. Il n'y avait personne au quai, si ce n'est des frères trois points, qui naturellement ont tourné le dos quand le bateau quitta le quai : il n'y avait qu'un prêtre à bord. Je ne devais pas cependant partir sans consolation. Après nous être éloignés de quelque cent pieds, j'aperçus à un quart de mille, à l'extrême sud de la ville, sur la grève en face des cabanes sauvages, des formes humaines qui semblaient dans l'attente. Je fis un signe avec mon chapeau, et aussitôt les chapeaux et les châles commencèrent un échange de saluts qui se continua pendant plusieurs minutes.

A la vue de presque tous ces sauvages encore païens ou hérétiques, manifestant spontanément tant d'estime pour le prêtre, mon cœur bondit de joie et d'espérance dans les desseins de Dieu vis-à-vis du troupeau qu'il venait de me confier. Je sentais que je laissais une partie de moi-même au milieu de ces sauvages et qu'il me fallait revenir bientôt.

Pendant la traversée du lac, qui mesure plusieurs milles de largeur, je ne perdis pas de vue mon petit village sauvage, lançant de temps en temps une invocation à Marie, la priant de protéger toujours, et surtout pendant mon absence, les âmes que j'aimais tant.

Parti d'Atlin le vendredi soir, j'étais rendu à Conrad le lendemain soir vers les cinq heures. J'y passai tout juste la journée du dimanche et je repartis pour Atlin le lundi matin à huit heures. Je fus dans l'heureuse obligation de passer la journée à Carcross, ce qui me permit de rencontrer le P. Lebert, qui arriva à Carcross vers midi et repartit le soir vers trois heures. A mon tour, je quittai Carcross vers cinq heures pour arriver à Atlin le lendemain vers neuf heures et demie, juste à temps pour reprendre mes classes. Le chef et un autre sauvage vinrent au quai me recevoir et m'aider à transporter mes malles à ma résidence. Quelques minutes plus tard, la cloche sonnait et je me trouvais de nouveau au milieu de mes chers sauvageons. Peu habitués aux manifestations de bienvenue, leurs visages épanouis parlaient à défaut de leur langue. J'entrai de suite en matière. Le signe de la croix, le *Pater*, l'*Ave* en anglais ainsi qu'un cantique à la sainte Vierge et j'attaquai les lettres et l'épellation. Une dizaine savent épeler et écrire plusieurs mots, cinq petits savent presque toutes leurs lettres; deux ou trois sont absents avec leurs parents qui travaillent sur les criques, et j'en attends bientôt plusieurs de Testlin. Qu'ils sont beaux, mes petits sauvages, quand ils récitent le *Pater* et qu'ils regardent tous mon crucifix d'Oblat, accroché à la muraille! Qu'ils sont édifiants, mes petits sauvages, quand ils portent leurs regards sur l'image de notre bonne et sainte Mère et qu'ils répètent l'*Ave Maria*. Qu'ils sont entraînants, mes petits sauvages, quand, de leur voix claire et pure, ils chantent avec entrain : « *Daily, daily sing to Mary.* » Leur enthousiasme est délirant, maintenant que je les accompagne sur un petit harmonium.

L'écho de nos cantiques a retenti au dehors et des curieux sont venus solliciter une visite; jusqu'ici rien de mal, mais les représentants de l'erreur, témoins du succès d'une œuvre catholique, se sentent pris d'un nouveau vertige. N'y aurait-il pas moyen de mettre des bâtons dans les roues et de tout compromettre par quelque manœuvre secrète? C'est ce que méditait le vieux menteur, et, pour exécuter ses plans, le vieux prédicant anglican de Conrad, qui fut son instrument, dut éprouver une certaine satisfaction à venir me contrarier pour se dédommager de ses insuccès à Conrad Tout comme des employés de commerce, ces prédicants vont de maison en maison, sollicitant le public a venir à leur établissement. Aussi, n'ignorant pas que j'étais au milieu des sauvages pour les instruire et les convertir, le vieux O'Meara eut la hardiesse d'inviter les sauvages à venir entendre le chant et la musique à l'église anglicane, le dimanche soir. L'invitation n'eut lieu qu'à cinq heures, juste assez tard pour que je n'en sache rien; mais il avait compté sans le zèle d'un de mes bons sauvages, homme intègre, très estimé même parmi les blancs. En toute hâte, il vint dans l'endroit où j'habite actuellement, et, bien qu'il ne pût me trouver qu'avec difficulté, étant donné que j'avais changé d'habitation depuis peu, il ne se déconcerta pas jusqu'à ce qu'il m'eût trouvé. Il était sous l'empire d'une émotion étrange; je le pressai de s'expliquer : un mot me fit comprendre la situation. Ce père de famille, qui est regardé comme le chef du pays, s'alarmait de l'irruption soudaine et des sollicitations de cet homme qu'il n'osait pas même appeler prédicant. Je lui dis de retourner auprès de ses gens et de les prévenir que je serais moi-même au milieu d'eux à sept heures et demie, c'est-à-dire à l'heure même que le prédicant avait choisie pour sa réunion.

En arrivant au campement, je m'aperçois que la plus spacieuse cabane a été préparée pour recevoir une foule, je sonne la cloche et la cabane se remplit : vieux et jeunes,

grands et petits, tous sont là, aucun ne manque à l'appel ; aussi, après les prières et le cantique quotidiens, je leur ai dit ma joie de les voir tous groupés au pied du crucifix, autour du prêtre catholique qui porte le crucifix. Dès mes premières paroles, je sentis que nos cœurs battaient à l'unisson. Dans cette impérieuse nécessité d'improviser, j'éprouvai la vérité de ces paroles : *Nolite cogitare quid loquamini.* Je trouvai des paroles claires, précises, sur l'unité de Dieu, l'unité de chemin qui mène au ciel. Le chef qui me servait d'interprète semblait partager mes lumières et mon ardeur ; et quelques minutes ont suffi non seulement à paralyser la tentative actuelle du ministre de l'erreur, mais à affermir le prêtre dans le cœur des sauvages et, ce semble, à décourager toute autre démarche des prédicants. Pour mettre la joie de mes sauvages à son comble, je fis subir un court examen à leurs enfants. Et le dernier résultat des tentatives des prédicants fut de me procurer une bien grande consolation.

Aussitôt après la réunion, un pauvre sauvage païen, qui a quatre enfants à l'école, vint, avec son fils, païen comme lui, pour interprète, me dire avec une touchante sincérité combien il était heureux d'avoir le prêtre pour lui apprendre, ainsi qu'à ses nombreux enfants, le chemin qui mène *Diki ankan hit,* au ciel.

Maintenant que je suis assuré des bonnes dispositions des sauvages vis-à-vis du prêtre, j'essaie de m'employer le plus efficacement possible à leur conversion. Les débuts sont trop consolants pour que je change de tactique : aussi je m'efforce de plus en plus à instruire les enfants, persuadé que si je parviens à obtenir plus d'ordre dans l'école, les élèves progresseront d'autant. Or, jusqu'ici, l'ordre a laissé à désirer, faute d'un local suffisant, faute aussi de tables et d'autres choses nécessaires à l'enseignement. Ce malaise était aggravé par des misères que me suscitaient les propriétaires de la cabane d'école et les visiteurs importuns qui m'arrivaient à toute heure.

Un jour, le chef lui-même fait le tour de notre cabane, au moment le plus recueilli de la classe, en criant : « Kooteen ! » En un clin d'œil, ardoises, cahiers et crayons sont jetés pêle-mêle sur le plancher et tous mes écoliers disparaissent comme par enchantement. Je cours moi-même à la porte, croyant le village en feu. J'interroge une infirme qui n'a pas pu suivre les autres dans leur course vers le bois ; elle me répond que l'on a vu un orignal. Quelques minutes plus tard, tous revenaient penauds derrière le chef qui se pâmait de rire et qui les avait trompés. Quant aux propriétaires de la cabane, ils étaient mécontents de voir dans la malpropreté leur demeure qu'ils tiennent d'ordinaire avec autant de soin que les blancs. J'étais donc forcé de me trouver un autre logis. Heureusement la Providence qui, jusqu'ici, n'avait cessé de bénir mon œuvre et de la protéger vint me servir à souhait. A cinquante pieds des cabanes sauvages, se trouve une grande maison habitée par une veuve. Cette personne désirait vendre ; et, ayant entendu parler de mon embarras, elle me fit une proposition si avantageuse que je m'empressai de l'accepter. Elle m'offrait sa maison à quatre grandes chambres avec la plus grande partie de son ménage, y compris trois poêles, plus une remise à bois et un beau grand jardin, le tout clôturé à l'épreuve des chiens et des sauvages, pour deux cents dollars. Je crus rêver en entendant une pareille proposition, ou plutôt je crus voir manifestement la volonté de Dieu m'autorisant à conclure aussitôt un contrat que les circonstances ne me permettaient pas de retarder. Cependant, cette bonne personne m'accordant quelques jours avant la conclusion de l'affaire, je consultai des amis qui m'appuyèrent si bien de leurs encouragements et de leur *bourse* qu'en quelques jours j'avais réuni les deux cents piastres nécessaires au paiement de la maison. J'ai, de plus, recueilli l'argent nécessaire pour faire faire des bancs qui serviront à la fois à l'école et à l'église. Je projette de convertir deux chambres en une seule et d'employer cette

salle comme école et comme église, la température ne me permettant plus bientôt de dire la messe dans l'église inachevée d'Atlin. Alors les quelques rares catholiques d'Atlin devront se rendre le dimanche au village sauvage, où je vais établir tout naturellement ma résidence.



Je me tiens toujours au milieu des sauvages, en groupant petit à petit les enfants autour de moi, au fur et à mesure que les parents partent pour la chasse. J'ai actuellement cinq petits garçons de huit à treize ans, trois sont de la religion russe et deux sont païens. J'espère en octobre prochain avoir douze à quinze enfants dans ma maison où, avec l'aide de Dieu, je pense pouvoir les nourrir et les instruire. Jusqu'à présent, je suis le « factotum », et obligé même de pétrir et de faire cuire le pain. *Deo gratias !* tout marche bien. Je ne laisse pas mes sauvageons oisifs ; outre les heures d'étude et de classe, ils ont aussi des moments de travaux manuels. Ils font le balayage de la maison, lavent la vaisselle, me charroient du bois et m'apportent de l'eau. Je leur ai déjà donné une petite leçon de couture, leur apprenant à coudre leurs boutons et à raccommoder eux-mêmes leur linge. J'ai essayé de leur donner une leçon de cordonnerie qui n'a pas très bien réussi, et je confesse humblement que la faute en est imputable au professeur.

Vous vous demandez où je prends les moyens de nourrir mon petit monde qui a parfois un extraordinaire appétit. La sympathie du public et les promesses des autorités sont mes ressources. Le docteur Young, secrétaire provincial et député d'Atlin, était de passage ici dernièrement. Ayant entendu parler de mon œuvre, il dit à un ami qu'il ferait quelque chose pour moi. Cet ami ne tarda pas à me mettre au courant des dispositions du ministre. A une visite que je lui fis, il me promit cent piastres et en outre tant « par tête ». Bien qu'il ne pût déterminer cette dernière alloca-

tion, il me donna à espérer qu'elle serait généreuse. Ses bonnes dispositions envers une œuvre essentiellement catholique avaient pour motif son estime pour l'archevêque de Victoria.

Quant au public, ses sentiments sont si changés vis-à-vis du prêtre, depuis qu'un prêtre n'a pas craint de s'abaisser en allant vivre au milieu des sauvages, que son estime se manifeste par des dons qui m'ont permis de vivre et de faire vivre mes pensionnaires. Un jour, des touristes qui visitaient Atlin et les mines se rendent à l'école indienne. Je fais réciter mes plus habiles. Je les fais chanter un cantique à Marie, accompagnés sur l'harmonium. La dame est émue aux larmes et les hommes laissent des pièces de monnaie sur les bancs. Un homme, que j'ai vu une fois sur le bateau, me rencontre le soir dans la rue. En me donnant la main, il me glisse quelques piastres. Depuis que je suis ici, c'est-à dire depuis le 2 juillet dernier, le même individu m'a donné près de quarante piastres ; plusieurs autres m'ont aidé de leurs offrandes.

A ce compte, j'ai déjà ma provision de farine et de fruits secs pour l'hiver. Quant à la viande et au poisson, plusieurs sauvages m'ont promis de me les procurer. J'ai déjà commencé à recevoir du mouton sauvage. Aussitôt les froids arrivés, j'espère avoir l'orignal et le poisson pour mon hiver. Mes plus grands enfants doivent aller avec le chef couper le bois nécessaire pour la maison-école-chapelle.

J'ai engagé une de mes sœurs à venir m'aider. Puisqu'elle me dit sur une de ses dernières lettres qu'elle veut se faire religieuse, je ne crois pas qu'elle puisse s'adonner à des occupations plus méritoires que celle de travailler à la christianisation des enfants sauvages. Priez Dieu pour qu'elle se rende à mes vœux, car j'ai absolument besoin d'une personne dévouée pour prendre soin des petites filles que j'accepterai en octobre prochain.

I. Allard, *O. M. I.*

